

Canet, le 14 05 2007

M. B. Nous sommes le 14 mai 2007.

Bon, alors là, pour le coup, c'est un fossé. C'est rude ! chaque fois, il faut reprendre tout ça. Cette fois-ci je ne refais pas un résumé des chapitres précédents, mais je rappelle brièvement le point où nous étions arrivés, et on verra pour la suite. Le point où nous étions arrivés, c'était autour du symbole, de la fonction symbolique, et j'avais fait remarquer que l'on devait pouvoir faire l'hypothèse que le noyau même de la fonction symbolique, ce qui fait l'âme de la fonction symbolique, eh bien, c'est sans doute le mot de passe. Le mot de passe qui est à la fois une séquence signifiante et qui présente le grand intérêt de ne pas faire référence, pour ce qui concerne la signification, à ce que signifie la chose : on peut donc dire « Les sanglots longs des violons de l'automne » et ça marche. Vous connaissez l'histoire des sanglots longs, non ? À l'approche du débarquement, tous les jours sur la radio de Londres il y avait quelqu'un qui disait « Les sanglots longs des violons de l'automne », et ça s'arrêtait là. Mais l'idée, c'était, vous voyez comment c'était intéressant à tous points de vue, que le jour où ils diraient l'autre partie du vers ou bien le deuxième vers, ça signifierait que le débarquement avait lieu ou aurait lieu de façon imminente. Quel est le deuxième vers ?

G. P. : « Bercent mon cœur d'une langueur monotone »

M. B. : Redites ça !...

Public : « Bercent mon cœur d'une langueur monotone »

M. B. : « Bercent mon cœur », voilà ! très bien ! C'est vraiment intéressant, ce truc-là, parce que si la radio de Londres avait dit ça début juin pour que la résistance se prépare et commence les sabotages nécessaires, personne ne se serait mobilisé, parce que le second vers dit : « Blessent mon cœur d'une langueur monotone ». C'est vrai que beaucoup font la confusion (dont ma pomme bien entendu jusqu'au jour où j'ai écrit un article que vous pouvez lire sur le site « Logique du vague et psychanalyse », où figurait la citation), et aimeraient que ça soit « bercent mon cœur d'une langueur monotone », mais non, c'est « blessent ». Du coup, à ce moment-là, sur le plan de la signification on peut discuter, mais on voit bien que si les types avaient dit « bercent mon cœur », ça suffisait à annuler tout ce truc-là

Vous voyez, c'est là, il me semble, quelque chose de très important qui concerne la dimension du symbolique, c'est que cette chose-là ne se voit presque pas. C'est un petit détail, comme dirait l'autre, pour les mêmes raisons, c'est un petit détail, mais si on n'en tient pas compte tout est fichu. Alors ça, c'est très important parce que, précisément, on peut penser que au niveau des mécanismes inconscients, les passages se font de façon extrêmement rigoureuse : pendant que nous nous avons les yeux braqués sur la signification des phrases, l'inconscient a les yeux braqués sur le déploiement des représentements ou des signifiants, pour parler comme Lacan, et c'est tout à fait différent. L'agencement des signifiants n'a finalement rien à voir avec la signification des phrases. Il n'est pas tout à fait vrai que ça n'ait rien à voir, mais il n'empêche que l'agencement des signifiants joue un rôle tout à fait fondamental. Si vous voulez, pour continuer sur cette voie, ce sont des choses que, hélas ! on observe très fréquemment dans les équipes : elles se braquent sur la signification des choses. On entend « ah ! cet enfant ! » ou bien « ouh ! untel, déconne, est toujours absent, il n'avertit pas » ou « elle n'avertit pas », on a donc beaucoup de descriptions, d'états de choses, qui sont parfaitement descriptibles et compréhensibles immédiatement : on va chercher des explications dites psychologiques, des explications qui reposent d'ailleurs plutôt sur la signification des mots qu'on emploie pour décrire les choses. Mais si la question du symbole ou de la fonction symbolique se résout aussi là, pour l'essentiel elle ne se résout pas à ce niveau, puisque la question du passage, du mot de passe, consiste à passer d'un état à un autre état. Et ce passage fulgurant dépend non pas de la signification des mots mais de l'agencement signifiant, pour des mots de passe dont le scribe et l'interprète sont convenu

entre eux, c'est-à-dire entre le surgissement de la séquence signifiante et la personne ou le sujet qui en est le réceptacle.

C'est là que la question du sujet se pose. Au fond, le sujet se pose exactement dans l'intervalle entre les deux états. C'est là que le sujet se tient, dans cet intervalle, et c'est un sujet, le sujet du passage. D'une certaine façon, le sujet de l'inconscient, c'est toujours le sujet du passage, ce qui signifie que, bien entendu, étant un sujet du passage, il est insaisissable comme tel puisqu'il passe. Il passe et puis il disparaît. On ne le voit pas, on ne le saisit plus. Il disparaît au profit de la signification. Mais le sujet qui apparaît/disparaît dans cette organisation du passage, eh bien, ça, c'est quelque chose qu'on ne peut jamais saisir comme tel, c'est un sujet dont on pourrait presque dire qu'il est hypothétique : on pose ce sujet comme étant là, dans ce passage-là. C'est une façon d'aborder la question des lapsus : on peut dire que le lapsus vient nous donner une petite idée des mots de passe qui nous organisent. À un moment donné le lapsus surgit dans une séquence où il vient non pas introduire le désordre, mais signifier précisément un passage entre différents états, et un passage refusé. On peut dire que le lapsus, pour rentrer dans nos considérations, le lapsus est un passage refusé au nom de la signification. On ne veut rien savoir de ce passage, on ne veut pas passer dans un autre état : nous ne supporterions pas l'état suivant dans lequel nous serions menés par ce qui se passe, dans lequel tout est en train de s'organiser, on pourrait dire spontanément, dans les tréfonds, mais je ne sais pas si c'est vraiment dans les tréfonds, parce qu'au fond, c'est très apparent, tout ça. Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de lire un article que j'ai écrit sur la profondeur dans un petit livre qui a été publié par Palem : je disais dans cet article que ce qu'il y a de remarquable, c'est que c'est ce qu'il y a de plus apparent.

G. : Ça me faisait penser à l'absurde, le rapport à l'ignorance...

M. B. : Oui.

G. : ... la question de l'ignorance, on ne veut pas savoir...

M. B. : On ne veut pas savoir...

G. : ... les lapsus : « Heu ! ma mère, heu ! ma grand-mère, heu ! non ! ma mère, ma grand-mère, non ! », et on voit que, comme tu dis, c'est refusé, quoi ! alors pfuh ! je veux dire, ce n'est pas de l'ordre du conscient là, il y a un truc. En plus ça s'articule avec une situation familiale, évidemment, donc ça a vraiment un poids, mais je ne peux rien en faire, quoi !

M. B. : Oui...

G. : Et en même temps, c'est vrai que ça a l'air évident... de l'extérieur, comme ça, ce n'est pas profond, et puis c'est dit...

M. B. : Absolument, c'est ça...

G. : ... mais en même temps, c'est tellement ignoré et voulu, que...

M. B. : C'est là finalement que l'histoire de la bande de Mœbius est une belle image, la bande de Mœbius qui est là-bas : au fond, c'est une belle image, parce qu'on voit bien que ce qui apparaît comme profond est derrière. Mais derrière, on l'atteint aussi bien, c'est apparent.

G. : ... *lapsus* en latin...

M. B. : En latin, *lapsus* signifie un « faux-pas », toujours le passage ! Même Freud disait que la psychanalyse est la « psychologie des profondeurs », bon, mais il n'emploie pas ce terme-là très souvent, il faut dire les choses comme elles sont. À l'époque, il l'employait sous l'influence de Jung, puisque c'était l'époque de l'idylle avec Jung. Il ne l'emploie jamais avant et il ne l'emploiera plus après, donc... Parce que, effectivement, on sent bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec la notion de profondeur. En fait on est toujours dans des phénomènes de surface, et d'ailleurs c'est pour cette raison que...

Public : C'est dans l'*Entwurf* qu'il utilise ce terme, non ?

M. B. : Enfin bon, j'ai noté, là, dans l'article, à quels endroits il le dit, mais non. Non, c'est vraiment dans les moments de la rencontre avec Jung, c'est autour de 1905-06, je ne sais plus exactement, jusqu'à 11 ou 12. Combien ?

Public : 13

M. B. : 13. Et ça commence quand ?

Public : Je ne sais pas quand ça commence, mais comme je me suis intéressée à Jung, je sais que... symbolisme... dans *Métamorphoses de l'âme et de ses symboles*, ils dataient de 13...

M. B. : ... de 13...

Public : ... la rupture avec Freud.

M. B. : ... la rupture avec Freud, oui, voilà. Bon, c'est donc pendant cette période-là qu'il emploie le mot « psychologie des profondeurs », mais en dehors de cette période, habituellement, il ne l'emploie pas.

Public : Je me demandais si les profondeurs, ce n'était pas quelque chose qui avait trait à une profondeur du temps, plutôt que... c'est-à-dire aller rechercher ce qui ferait un peu une musique universelle dans le travail des différentes époques et le temps...

M. B. : Chez Freud l'inconscient ne connaît pas le temps. Il est temporalisé dans ses effets, mais il ne l'est pas dans sa nature, c'est pour ça que, finalement, à un moment donné, quand Lacan essaie de redéfinir l'inconscient, il dit : « Mais l'inconscient, c'est une structure ». Une structure, ça ne connaît pas le temps, ce n'est pas temporel, donc je ne suis pas sûr que ce soit vraiment du côté du temps qu'il faille chercher.

G. : Est-ce que ça à voir avec la logique ?

M. B. : Oui, bien sûr.

G. : ... au fond, c'est là et ça implique une logique...

M. B. : Oui.

G. : ... mais c'est cette logique qu'il faut articuler, quoi !...

M. B. : Bon, voilà : nous avons pris l'habitude de penser autour du complexe d'Œdipe, ce qui est bien, mais quand on regarde d'un peu près ce qu'en dit Lacan, il dit « Finalement, c'est de la poudre aux yeux », quasiment. J'exagère, il dit que ce n'est pas ça qui est essentiel. Pourtant, il y a quelque chose d'essentiel dans le complexe d'Œdipe, mais ce n'est pas l'histoire du complexe d'Œdipe : c'est ça le point. C'est pour cette raison que se pose la question de la structure : c'est le complexe d'Œdipe *en tant que présence d'une certaine structure, voire organisateur d'une certaine structure*. Ce n'est pas le complexe d'Œdipe comme histoire, comme type relationnel entre le père la mère, la tia, etc., et de ce point de vue, il me semble que ça devrait pouvoir nous introduire à l'idée pankowienne, selon laquelle la structure familiale est la structure de base.

Si je reprends un peu les élaborations un peu éparées, je vous faisais remarquer à quel point ça valait le coup de... — j'ai testé ça sur Delion, parce qu'il s'intéresse beaucoup à l'histoire du développement du psychisme chez le nourrisson, et il a trouvé ça hyper intéressant, je me permets donc d'insister là-dessus —, je disais « un », alors je ne sais pas si c'est un temps, mais en tout cas un, en premier, « au commencement était... un », ce qu'on pourrait appeler la « symbiose mère-enfant » ou le « Complexe », mais parler de symbiose ou de Complexe, c'est déjà trop dire, parce que ça voudrait dire que c'est déjà séparé d'une certaine façon. On pourrait dire que du fait qu'il y a la grossesse, quelque chose apparaît : une histoire se crée qui est l'histoire de ce un. Si l'on voulait décrire, on dirait alors mère-enfant, mais en sachant très bien que ce qui se joue là n'est pas une mère et un enfant mais un indistinct.

On a quand même des indices là-dessus. Si on regarde du côté des gens qui ont observé tout ça de près, on peut voir que Winnicott parle de l'« entrée dans la maladie maternelle », ce qui est évidemment descriptif aussi, puisqu'on doit décrire tout ça avec des mots. Et, au bout du compte, cette maladie maternelle, c'est « quelque chose de nouveau se passe », mais ça se passe tout de suite. On peut dire que sans doute, dès la conception il y a quelque chose qui est, avec une histoire qui se fabrique, mais ça se fabrique dans du un.

Ce un, lui, c'est le premier, et il est confronté à un second, mais vous pouvez prendre tout ça au sens de Peirce. Quel est le second ? Le second, c'est un *un* dyadique, déjà, ce que j'appelle

le « Parent ». Mais prenez le comme une confrontation, une dyade : c'est la dyade mère-enfant face à un Parent.

Là, une dynamique est à l'œuvre, une dynamique dans laquelle la tiercéité entre aussi en interaction, puisque la tiercéité est dans le monde. Il y a donc une histoire qui se constitue, celle de ce un, mère-enfant, face à ce deux, le Parent. C'est un peu comme dans les arguments, et c'est en ça que c'est très rigolo. Si vous voulez, vous avez d'un côté, mère-enfant, et de l'autre, femme-mari, où la mère apparaît en tant que femme cette fois-ci, et c'est l'identification des deux, où l'histoire propre de la mère, son rapport au père, etc. vont jouer un grand rôle, qui va en quelque sorte permettre de créer le troisième terme, à savoir le père. On peut alors voir que dans la rencontre du un et du deux, le deux se présente bien entendu comme l'autre du un, autrement dit le Parent apparaît concrètement comme l'*autre* du *un* mère-enfant.

Si l'on prend les choses descriptivement, lorsque la mère est dans le *un*, elle est dans la maladie maternelle, avec le cocon et tous ces machins-là, par contre lorsqu'elle apparaît en tant que Parent, c'est-à-dire lorsqu'elle est confrontée à un système complexe avec le père, elle se fait alors entendre autrement dans le *un*, et disons que c'est ce « se faire entendre autrement » qui va laisser la place à cet *autre* qui permet que ça se passe ainsi, à savoir le père.

Le père est ici la condition pour que ça commence, ce qui fait qu'il apparaîtra comme celui qui sépare non pas l'enfant de la mère, comme on le dit trop hâtivement, mais le un du deux, qui le sépare et le relie. Mais, séparant et reliant, du coup, on voit apparaître les éléments de décomposition que permet le trois, ce trois qui est, lui, analytique, et va donc permettre de repérer un enfant, une mère, un mari, une femme, un père, etc.

Mais, au départ, il me semble que c'est important de le voir plutôt dans cette confrontation. Et ce qu'il y a d'originale là-dedans, c'est le fait que le père comme troisième doit toucher à la fonction symbolique dans son âme même, et qu'il est un mot de passe. Le père doit être pris là comme mot de passe.

Lorsque Lacan parle des Noms-du-Père, à mon sens il touche à ça, au père comme mot de passe : passage d'un état de l'enfant à un autre état de l'enfant, donc. Quel est l'intérêt de voir les choses sous cet angle-là ? Outre le fait que cela fait permet de faire apparaître le Parent dans cette dramaturgie, ce qu'il n'est pas toujours aisé de faire lorsque toutes les forces sont séparées et qu'on doit ensuite les relier, cela met aussi en évidence la présence plus ou moins constante du un, de telle manière que on peut très bien comprendre cette parole de Freud qui dit que l'enfant ne naît que au tiers. J'en avais discuté avec Oury, et il m'avait dit « Ouh ! il est bien large, je trouve ! », donc c'est dire que, effectivement, ce un est toujours présent : l'enfant n'est pas tout à fait né, personne autour de nous n'est jamais totalement né, ce qui peut se voir encore dans d'autres registres...

Il y a quelques années, je faisais mes choux gras de la lignée maternelle, c'est-à-dire de cette file des mères qui est là, eh bien, cette file des mères, on peut dire que c'est le point où quelque chose ne naîtra jamais. Bien sûr, il y a des petits bouts qui se séparent, mais globalement, la lignée des mères est la lignée qui ne bouge pas ; ce qui n'est pas du tout la même chose du côté du mot de passe paternel où, vraiment, cela n'a plus du tout la même importance.

Public : Est-ce qu'il est toujours opérant, ce mot de passe ?

M. B. : Des fois, il n'opère pas, justement, c'est-à-dire que cette séparation minimale qui devrait avoir lieu non pas entre la mère et l'enfant, mais entre le deux et le un, c'est-à-dire entre le Parent et le truc, ne se fait pas. C'est ce qui engage totalement la structure familiale. Et observer la structure familiale comme structure, c'est y déceler les lignes de faiblesse, comme les fameuses failles du cristal, les lignes de faiblesse qui font que le mot de passe ne tient pas, parce que la fonction symbolique ne tient pas vraiment. Certes, les gens qui ont

abordé Lacan, du moins ces premiers textes, peuvent dire que, cependant, les psychotiques parlent, et que les mots ont aussi une signification pour eux bien évidemment, mais là c'est le niveau de la fonction symbolique, en tant que mot de passe, qui est touché, et ça, c'est une toute autre paire de manches puisque c'est l'extrême pointe, l'extrême force de la fonction symbolique, celle qui peut effectivement manquer.

Il y a quelques années on avait consacré un trimestre à explorer la question du père comme mot de passe du côté de la Bible, en particulier l'ascendance de Jésus. On avait observé ce truc inouï, c'est que David, Abraham et les autres ont tous une filiation qui doit être assurée. Là, les connexions sont faites, et, à ce moment-là, le père n'est pas encore le père du mot de passe, on est simplement dans une lignée paternelle qui est l'analogue de la lignée maternelle. On a autant de certitudes que dans la lignée maternelle.

J. M. : Je ne sais pas si c'est ce dont tu es en train de parler, mais justement, quand je l'ai lu, ça m'avait choqué parce que c'est assez touchant...

M. B. : Oui oui oui...

J. M. : ... mais c'est aussi le comble du ridicule, parce que il y a un proverbe catalan qui dit qu'on est sûr de la mère...

M. B. : Non, mais justement, là c'est une question de certitudes. On donne des certitudes là.

J. M. : Il y a deux choses, il y a donc ce ridicule, parce que dans la réalité...

M. B. : Non, mais il ne faut pas dire ridicule parce que ça n'est pas ridicule. C'est une façon d'installer les pères comme sont installées les mères, avec autant de certitude.

J. M. : Voilà c'est ça !

M. B. : C'est pour cette raison que ça n'est pas ridicule. C'est comme ça que les choses se précisent...

J. M. : Les juifs justement, ils sont juifs de mère en...

M. B. : Oui, mais bon, ça, ça fait partie... Oui, on pourrait en discuter...

J. M. : ... on n'est plus sûr de la mère, et donc d'avoir eu besoin d'inscrire cette liste de pères. Et il y avait aussi un autre aspect, c'est que un arbre généalogique n'est pas une liste de pères...

M. B. : Oui, bien sûr.

J. M. : ... c'est géométrique, enfin... une dizaine de générations, on se retrouve avec...

M. B. : Oui, bien sûr.

J. M. : ... ce qui fait que entre cette liste de pères et la réalité matérielle...

M. B. : ... de la structure familiale.

J. M. : Voilà !

M. B. : Oui, bien sûr.

J. M. : C'est d'une complexité inconcevable...

M. B. : Mais ce sur quoi je voulais insister, c'était d'une part la nécessité de transformer cette liste de père en analogue en certitude de la liste des mères, et d'autre part, la disparition de cette nécessité dans la lignée de Jésus, où les ascendants de Joseph sont énumérés, où tout se transforme, puisque Joseph y est présenté comme le père de Jésus : on voit donc que on est passé à autre chose, au père-mot de passe, justement, c'est-à-dire à celui qui organise le passage des générations.

En tant que mot de passe, première fonction : assurer le passage des générations. Voilà, c'est là le point nodal. D'un côté, on dit que Jésus est le fils de Dieu et de l'autre, qu'il est le fils de Joseph, il y a donc là quelque chose qui est forcé. Et je pense, moi, que la naissance de la fonction symbolique dans toute sa splendeur, on l'a là de manière massive.

J. M. : Là, tu es en train de parler du XVI<sup>e</sup> siècle où Marie devient vierge.

M. B. : Non, elle l'était déjà. La question de la virginité de Marie remonte à l'origine du christianisme, mais le culte marial a été approuvé au XIX<sup>e</sup> siècle par Pie VII.

Question des passages, donc : on peut dire que le père a une fonction de mot de passe comme garantie des passages, et, à ce moment-là, ça renverse totalement toute l'histoire puisque là où les femmes... avec justement le fait que ce n'était pas tout à fait né dans.... le père va maintenant établir le comptage. À partir de ce moment-là, on va pouvoir compter les générations parce que le père va organiser le passage d'une génération à une autre génération en tant que Nom-du-père ou mot de passe. Il est le mot de passe du passage d'une génération à une autre génération. Là, à mon sens, il y a tout un renversement de perspective qui se joue autour de l'arrivée du christianisme. Autrement dit le père va maintenant compter les mères. C'est grâce au père qu'on va pouvoir compter la lignée des mères, introduisant par là des séparations dont l'importance est toute relative.

Public : ... l'individu...

M. B. : La notion d'individu est une notion complexe, parce que justement, l'individu n'est pas si individu que ça — individu, ça veut dire indivisible —, il n'est pas du tout évident que ça se présente tout à fait comme ça. L'individualité qui est à distinguer de la singularité : la singularité, ça veut dire que c'est quelque chose qui est opposable, mais par contre individu... Là, à propos de l'individu, vous avez un bouquin de Duns Scot qui s'intitule *Le principe d'individuation*. C'est un livre rigolo, franchement. Vous n'avez pas intérêt à le lire le soir, parce que ça endort.

Public : En cas d'insomnie, c'est conseillé.

M. B. : Ah oui ! franchement ! : *La substance matérielle est-elle individuelle ou singulière de soi, c'est-à-dire par sa nature ? : question ; réponse : ... etc. ; Aristote dit que...* Cela dit, ça vaut le coup, ces livres-là, parce qu'ils réfléchissaient beaucoup à l'époque. C'était plus intéressant que maintenant, souvent. Ils soulevaient des questions importantes, tandis que là, aujourd'hui, nous sommes encombrés de questions idiotes.

O. F. : Il n'y avait pas la télé.

M. B. : Il n'y avait pas la télé.

F. C. : L'individu ça veut dire... indivisible...

M. B. : Oui.

F. C. : ... alors que le sujet est divisé...

M. B. : Eh bien, justement, le sujet est divisé, donc on voit bien que la question n'est pas vraiment la question de l'individu. Ce qui me paraît important, c'est de voir que — et c'est ce que dit J. M. —, dès que cette question du mot de passe, du Nom-du-père, surgit, la question de la structure familiale suit simultanément, parce qu'il faut maintenant organiser les rapports entre celui qui compte et la lignée maternelle. Et c'est là qu'apparaît la complexité de l'arbre généalogique qui organise les relations, par exemple, lors des mariages consanguins de cousins germains où, tout à coup, on voit disparaître une possibilité de branche, où l'on voit des arrière-grands-parents devenir communs aux deux familles. Or, là, il s'agit de jonctions de familles dans l'arbre généalogique : comment deux familles tiennent ensemble dans cet arbre ?

En cas d'inceste, tout à coup, des niveaux ne se font plus, ça ne tient plus, on ne peut plus compter — je ne parle pas de la réalisation de l'inceste, mais du fait d'avoir des enfants —, c'est une autre structure qui est en place, une structure bancaire par rapport à la structure familiale telle qu'on peut l'attendre, donc on sent bien, on pressent qu'il y a beaucoup de choses qui se jouent à ce moment-là autour précisément de la structure familiale où, dans les rapports qui existent, des trucs manquent.

F. C. : ... ça tient compte de la fonction paternelle ou ça tient juste du père physique ?

M. B. : Voilà, bien sûr, comme arbre, oui, mais ce qui entre en ligne de compte dans la structure familiale, c'est le nombre d'enfants et tout ce qu'il y a au-delà. Ça complexifie totalement la structure : comment deux familles viennent se structurer ? Parce que si cette structure-là est créatrice d'enfants, ils seront alors tributaires de la structure qui est au-dessus,

et qui a été installée d'abord par un nœud entre deux arbres. Tous ces systèmes-là me paraissent importants à observer. Je ne dis pas que je suis là en train de défendre la psychogénéalogie, même si c'est intéressant, je dis simplement que nous devons porter une attention constante à la structure familiale parce que, justement, c'est le lieu où des choses viennent se joindre et se rejoindre.

Public : L'enfant adoptif va être...

M. B. : Tout à fait. C'est complexe là, dans les adoptions, et on le voit bien avec la recherche des origines par les enfants, donc les arbres forcés là, des choses comme ça, qui sont des structures tout à fait particulières. Pour dire l'importance de la chose, il y a là des principes juridiques qui sont à l'œuvre, en particulier celui-là, qui est un principe extraordinaire : nul ne peut avoir de rapports familiaux différents hors de la structure. Par exemple, si le rapport est « être père-fils, fils-père », eh bien, il ne peut pas y avoir d'autre type de rapport. Maintenant, si un grand père commet l'inceste avec sa fille et qu'il a un enfant d'elle, on devra trancher pour dire que cet enfant est son fils ou son petit-fils.

Public : Voilà !

M. B. : Or, selon la définition légale des familles, l'enfant est nécessairement son petit fils, il ne peut donc pas en être le père, ce qui fait que lorsqu'un grand-père entame une procédure pour revendiquer sa paternité, elle lui est refusée. Au fond, pour les enfants nés de père inconnus, comme on disait de mon temps, quiconque peut revendiquer la paternité, sauf le grand-père.

G. P. : Et pourtant, il porte le nom du grand père...

M. B. : Et pourtant, il porte le nom du grand père. C'est pour cette raison que le Nom-du-père chez Lacan n'est pas le nom du papa, c'est un mot de passe. Puisque vous savez que quiconque peut devenir le père de quelqu'un, si la place est vide...

Public : ... il faut que ce soit un homme...

M. B. : Voilà, pour le moment, il faut que ce soit un homme, bon, pour un bon bout de temps maintenant, si j'ai bien compris ce qui s'est passé sur le plan politique... (rires) Il faut que ce soit un homme, oui, mais par contre ça ne peut pas être un frère par exemple. Je veux dire qu'il y a beaucoup de places qui sont interdites à cet endroit-là, parce que le frère ne peut pas être à la fois le père et le frère, etc., c'est dire que c'est vraiment une structure. Ce n'est pas de la rigolade, c'est une vraie structure qui fonctionne. On peut ne pas y penser, mais il n'empêche que ça peut se produire dans un grand nombre de situations. Voilà ce qu'on peut dire autour de cette fonction du mot de passe.

Si on ne regarde pas du côté de l'inconscient, et si on se laisse aller, il est évident que on peut trouver la signification des mots de passe dans les dictionnaires, cette fois-ci dans une dimension moins saisissante, dans les dictionnaires où l'on vous donne les effets que vous pourrez obtenir avec tel mot ou tel autre, du côté cette fois-ci du sens des mots.

Maintenant on peut rajouter quelque chose, je vais alors partir d'un autre point de vue, mais on va s'y retrouver... Notons que le mot de passe est un passage entre deux états spécifiés, de même qu'il est d'ailleurs un passage entre un scribe et interprète, etc., on a donc là toute cette dimension de passage.

Je suis aussi peu historien qu'il est possible de l'être parce que je n'ai pas assez de mémoire pour ça, mais il me semble me souvenir que Peirce, dans un premier temps, dans ses premiers écrits, lorsqu'il parlait du *token*, il disait « Le *token* c'est le symbole ». Il disait que le *token*, typiquement, en anglais c'est un truc qui est en deux morceaux qui doivent être recollés. On a déjà parlé longuement de l'encoche qu'on fait sur les règles, du *symbolon*, des deux morceaux qui s'ajustent parfaitement bien : c'est l'idée du symbole. Et quelques années après, dans un second temps, il dit que le *token*, ça ne marche pas. Il disait « non, finalement, le *token* c'est... », ce que j'appelle la tessère. Vous voyez qu'on n'est pas au même niveau du tout. Vous avez tous en tête le tableau de Peirce sur le signe, première colonne ici : type, token,

tone ; type, trace, tessère, ton ; deuxième colonne : symbole, indice, icône ; troisième colonne : argument, oppositon et rhème. Nous étions sur la deuxième colonne, en haut, le symbole, et le même mot va servir à désigner quelque chose qui est plutôt du registre de la trace, de la tessère. Ce n'est pas pareil. Premier truc.

Et quand Peirce élabore des concepts, auxquels généralement personne ne comprend rien — et il y a de quoi —, on en profite pour se moquer de lui : Gérard, moi, tout le monde, on a tous fait ça, on est tous passés par là, en disant qu'il écrivait des traités de morale terminologique mais qu'il ne les appliquait pas vraiment à lui-même. Bien entendu, dire des choses de ce genre, c'est un peu con. C'est un peu con parce qu'on peut penser qu'il doit y avoir une raison à ça : une évolution dans sa pensée... Et ce serait quand même plus intéressant de penser ça : quand on est confronté à un génie, il vaut quand même mieux faire cette hypothèse que l'hypothèse de la connerie pure.

Deux, deuxièmement : la tessère. Depuis plusieurs années je tiens un discours sur la tessère corporelle : comment peut-on penser s'il n'y a pas de tessères corporelles ? ; les tessères corporelles pensent toutes seules ; etc.

Et je me dis que ça ne va pas. Quand même, dans l'ensemble, il y a un truc qui ne va pas, c'est que je trouve que c'est trop solipsiste. Je m'explique : solipsiste, ça signifie là que ça ne fait référence qu'au corps de l'enfant. Même si je dis que c'est un corps en construction, même si je prends plein de précautions, même si je dis que les tessères ne sont pas des bouts de chair qui servent à penser, et que c'est la tonicité, de nouveau, il me semble que là on plonge dans une sorte d'évidence : l'évidence du corps de l'enfant par rapport à l'évidence du corps de la mère.

Et je me dis : attention ! est-ce que au fond, ça marche bien comme ça ? Je me dis : comment l'enfant pourra-t-il accepter qu'il y ait des tessères typographiques par exemple ? Par quel biais arrive-t-il à ça ? Ah ! là j'essaie de vous faire entrer dans tout un mécanisme compliqué, mais c'est en chemin, ça. C'est un *work in progress*. Ceci dit, c'est quand même lié à l'histoire de Pankow, parce que quand je raconte mon histoire avec ma maison et tout ça, quand je dis qu'il y avait un bout de mon corps, et que je ne le savais pas, et que la maison tout entière était mon corps, un corps familial même, enfin un truc compliqué, la question des limites du corps devient alors largement problématique. En effet, on ne voit plus très bien où sont les limites du corps. Je dis qu'elles doivent sans doute être dans un autre espace, plus compliqué, et qu'il faut faire de la topologie pour voir ça. J'avais même évoqué la bouteille de Klein en me disant « comme ça on me foutra la paix avec la bouteille de Klein », parce que c'est un peu la bouteille à l'encre, la bouteille de Klein : au fond, c'est une limite que personne ne peut voir puisque ça n'existe pas, puisque ça nécessiterait quatre dimensions.

Je reprends, donc il y a comme un problème là : comment identifie-t-on les différentes tessères d'un même type ? Le type, lui, est censé les identifier : il y a un type qui dit que. Mais seulement, là ça fait trop un, un, un, un : une tessère, une tessère, une tessère. Quelque chose vient alors couvrir tout ça et l'ensemble ; et je me disais : et si c'était pas ça ? et si les tessères avaient un caractère d'incomplétude. Je m'explique. Si j'écris un *a*, c'est réglé ; si un *a* est engagé dans une signification, s'il est tout seul, il signifie quelque chose de particulier parce qu'il est tout seul : ça peut être la préposition, le verbe avoir, etc.

Mais il est souvent précédé et souvent suivi par d'autres lettres, ce qui fait que l'impression que le *a* est une tessère unique n'est pas tout à fait correcte : elle peut-être précédée ou suivie d'une lettre ou d'un blanc, quand même ! de telle manière que le *a* tout seul ne fait rien. C'est ce que j'appelle l'« incomplétude » du *a*. C'est nécessairement incomplet : la tessère ne saurait être complète. On pourrait donc penser la chose suivante : c'est que toute tessère a une tessère de complétude ailleurs, au sens du *token*. Si vous voulez, on revient à l'histoire du...

Public : Symbole.

M. B. : Oui, on revient à l'histoire du symbole, autrement dit : est-ce que finalement la tessère n'est pas quelque chose qui, au moins, a besoin d'un complété, *un complété*. De ce point de vue-là, le corps trouverait son complété dans quelque chose qui lui est extérieur, soit le corps de la mère, soit des mots qui ont été prononcés à un moment donné ou autre chose. Au fond, ce qu'on pourrait penser, c'est que la précipitation d'une tessère se fait autour de quelque chose d'autre qui lui est extérieur — je dis extérieur pour visualiser les choses —, ça se précipite autour de quelque chose qui lui est extérieur, et sous la houlette d'un type.

Chez l'enfant se constitue une tessère autour de quelque chose, d'un mot qui a été prononcé soit par la mère, soit par le père ou par quelqu'un d'autre, voire une position de la mère, une attitude, un regard, enfin des choses qui font que il y aura toujours ce complété-là d'origine, et l'effet de la tessère sur le plan de l'inconscient portera justement sur ce jeu complexe de l'autre, du complété, de ce qui vient le compléter.

F. C. : Ça ramène à ce que vous disiez sur le trou et le sens interdit...

M. B. : Oui, voilà. Oui.

G. : ... aléatoire...

M. B. : Ou pas. Ce n'est pas nécessairement aléatoire. Par exemple, dans la fixation du sourire, les mères regardent toujours l'enfant qui sourit avec le même air idiot, béat, donc le complété pourrait se trouver à ce niveau-là. De même, lorsqu'il s'agit de séquences signifiantes, elles sont sans doute énoncées par la mère, auquel cas c'est l'énoncé, le son de ces séquences signifiantes qui va être le complété de la tessère qui se forge à ce moment-là chez l'enfant. À ce propos, je songe quand même à l'enfant de Dolto... Vous connaissez l'histoire de cet enfant qui se présente comme un schizophrène, et qui, un jour, lors d'une séance, se met à parler à Dolto avec deux voix différentes : l'une qu'elle identifie comme une voix de jeune femme, et l'autre comme une voix de vieille femme. Ce sont deux femmes qui discutent et qui disent quelque chose que Dolto note scrupuleusement. Et puis, raconte-t-elle, l'enfant ne revient plus pendant quelque temps, elle s'inquiète, et la mère lui dit « Il dort depuis trois jours, on ne sait pas ce qui lui est arrivé », alors Dolto lui dit : « Je crois savoir, venez ! » Elle fait venir la mère et elle dit « Voilà ce qui s'est passé lors de cette séance, voilà ce qu'il a dit... », et la mère s'effondre en larmes, en disant « Ce que vous venez de dire est impossible parce que c'est la discussion que j'ai eue avec ma mère au-dessus de son berceau le jour de sa naissance ». On voit que c'était quelque chose de très important pour lui puisqu'il s'agissait de sa mort : la grand-mère voulait qu'elle le fasse passer, et la mère résistait. C'est quand même inouï cette histoire-là, et c'est Dolto qui la rapporte, c'est une histoire vraie, enfin on peut le supposer. On voit bien là comment justement c'est quelque chose qui était en voie de tessérisation, mais qui était trop chargé ou je ne sais trop quoi. Il sentait que c'était important, et c'est resté tel quel, comme étranger à son propre corps. Elle rapproche ça des « bandes magnétiques », mais je pense, moi, que ça ne va pas « bandes magnétiques », par contre ça nous éclaire peut-être sur ce phénomène qui fait que le corps peut recevoir des choses comme ça, comme complétude. Mais justement, là, lui, il ne pouvait pas, il n'avait pas encore eu le temps de tessériser tout ça, alors que c'était essentiel, alors que c'était des choses très importantes qui venaient d'être dites.

F. C. : Et le sommeil, quel rôle a-t-il là-dedans ?

M. B. : Je n'en sais rien.

F. C. : ... trois jours...

M. B. : Enfin non, je le dis parce que c'est ce qu'elle dit aussi... il s'était endormi pendant trois jours.

J. M. : ... changement d'état...

M. B. : Oui, quel changement d'état, oui, voilà ! c'est ça, tout à fait, changement d'état, après avoir prononcé le mot de passe là, quelque chose d'inouï se passe ; elle dit d'ailleurs qu'il allait beaucoup mieux après, et peut-être a-t-il pu commencer là à tessériser quelque chose...

Public : Est-ce qu'on peut dire que c'est en lien avec les mots gelés ?

M. B. : Oui, c'est quelque chose qui a à voir avec les mots gelés. On est un peu dans la même histoire, et les mots gelés, ce sont des mots qui n'ont pas pu être accueillis par un complément tessérique. Donc il me semble que cette hypothèse permettrait à la fois de comprendre pourquoi Peirce...

G. P. : Pourquoi ils sont conservés ?

M. B. : Parce qu'ils sont essentiels, parce que dans le discours dans lequel l'enfant a baigné, c'était des mots clefs, c'était des mots de passe, mais des mots de passe qui étaient là... C'est un peu comme, eh bien, regardez Aladin et la lampe merveilleuse par exemple : lui, il nettoie la lampe, il n'essaie pas de faire apparaître un génie, il nettoie la lampe, et tout à coup le génie apparaît. Il ne savait pas que le mot de passe, c'était « nettoyer la lampe », je veux dire, on est donc un peu dans des choses comme ça : c'est là parce que c'était imposé par l'extérieur d'une certaine façon. Je n'aime pas trop ces histoires d'extérieur, mais enfin... ça a été imposé par l'extérieur, donc c'est là, c'est inscrit en lui, mais ce n'est pas inscrit comme une tessère, ça n'appartient pas au monde des tessères, ça ne s'est pas articulé avec l'ensemble des tessères. Ça ne s'est pas incorporé vraiment, ça s'est excorporé.

F. C. : ... on dissocie ou...

M. B. : Eh bien, voilà, parce que là, du coup, la dissociation est quasiment organisée, parce que ce qu'il a en lui et qui est là ne peut en aucun cas venir se fondre avec le reste parce que justement ça n'a pas encore été tessérisé. La question serait donc de tessériser ces choses-là. Ça ne se fait pas comme ça avec un marteau et un burin, il faut observer comment ça se fait, mais on peut voir comment Dolto y parvient dans un moment où se retrouvait une certaine intensité. Il me semble que c'est quand même tonal, ça, que c'est au niveau du ton qu'il faut aller chercher. Si on retrouve cette tonalité, tout à coup quelque chose peut venir... Il me semble que toute la question du transfert est là aussi, le transfert c'est ça, c'est permettre qu'il y ait quelque chose qui vienne se fabriquer là. Enfin voilà quelques... bon, c'est un peu hypothétique, tout ça. Je ne dis pas que ce soit bien fichu, mais c'est pour...

F. C. : ... et la liquidation du transfert aussi...

M. B. : Oui, mais c'est une question.

F. C. : ... n'arrive pas le transfert après...

M. B. : Mais c'est une question, la liquidation du transfert. C'est une vraie question : on se demande si ce n'est pas un concept limite, ça...

G. P. : ... c'est une noyade...

Public : Est-ce qu'on peut penser que le mamananais s'inscrirait dans cette tessérisation ?

M. B. : Oui voilà, oui, le mamananais, eh bien, vous l'avez avec Laznik. Attendez le 30 juin, vous saurez tout sur le mamananais.

Public : ... le mamananais?

M. B. : Mais c'est le parler maternel, qui est une langue spéciale qu'elle réserve au bébé, comme on sait.

G. P. : Par rapport à... moi, ça me fait penser à un gamin à l'hôpital de jour, il voulait un fauteuil donc il se laissait glisser, et puis, à un moment donné il disait : « Donne-moi la main ! », donc je lui donnais la main, je tirais sur le corps, pour le ramener sur l'assise, et c'était avant d'aller au pack, et quand il disait ça, je me disais « Tiens ! », je pensais : lui, il va avoir le pack tout à l'heure, est-ce que le pack lui a permis à un moment donné, par rapport à ces phénomènes de glisser et tout ça, de trouver une main tendue puisque quand tu tires il y a une tension au niveau du corps. Et après je me disais : quand il va se balader avec sa mère, elle va lui dire « Donne-moi la main ! », c'était... Le pack se déroule, et puis fin du pack, donc l'enfant est nu, on lui dit « Donne-moi la main ! », nous, on demandait à l'enfant de donner la main pour le lever... donc au niveau de, si tu veux c'est... la tessérisation. Tu vois comment « Donne-moi la main ! » vient en différentes situations à un moment donné, et puis

avec les effets sur le corps... les tensions du corps quand tu... Mais c'est lui « Donne-moi la main ! »...

M. B. : C'est lui, à l'origine c'est lui...

G. P. : Et il n'arrête pas, tu vois ; glisser, c'est pareil, c'est l'échelle sur le toit là quand le loup sort de la maison, il glisse alors, et puis il dit « À la piscine, ça glisse... », enfin il dit une phrase de ce style-là, il va à la piscine avec son père qui doit lui dire « Arrête de courir parce que tu vas glisser, tu vas tomber », et là, ici, c'est pareil sur le toit : « Tu vas glisser, tu vas tomber ». Donc il y a tout ce jeu...

M. B. : Et puis c'est le toi... eh bien oui : « Tu vas glisser »

G. P. : C'est ?

M. B. : « Tu vas tomber »

G. P. : Oui, « Tu vas tomber », oui.

M. B. : Comment tout à coup peut être mis en scène un objet qui n'est là que pour sa valeur de tessère ? Enfin là c'est l'histoire du rêve chez Freud, comment il analyse le rêve à partir du rébus : on voit bien que le rébus donne un peu une idée de toute cette organisation de tessères.

T. M. : ... c'était pour vous dire à quel point ça me met au travail, il y a un travail que je trouve passionnant parce que de temps en temps je pense des choses, et je suis obligée de les repenser cinq ans après... autrement, et ce n'est pas confortable, mais ça empêche de vieillir intellectuellement. C'est comme des crèmes antirides pour l'esprit.

M. B. : (rires) Bon, eh bien, écoutez, à suivre... On verra bien ce que tout ça donnera.